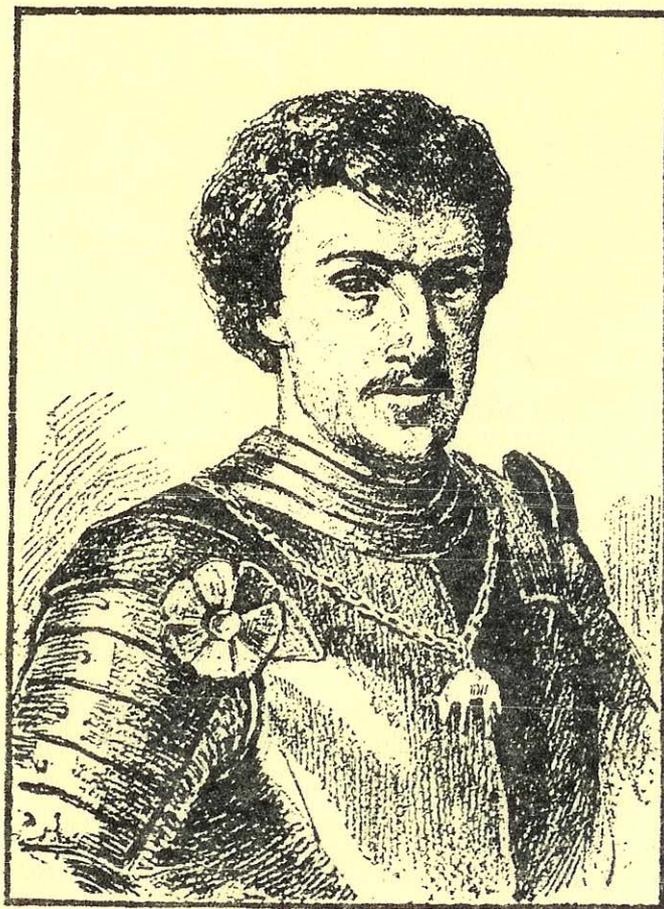


RÉMY ROCHAT
RENCONTRE AVEC
CHARLES LE TÊMÉRAIRE



Charles le Téméraire.

ÉDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "VECU"

NO 12

Rémy Rochat

RENCONTRE AVEC CHARLES LE TEMERAIRE

en 1976

EDITIONS LE PELERIN

1999

Disponibles dans la collection "Vécu"

Tous du même auteur

1. Du ski, du catéchisme... et une poupée de porcelaine, 1997.
2. Monsieur tout le monde ou l'aventure d'un livre, 1997.
3. Et trotte donc, ma belle Bichette, 1997.
4. Une journée de la vie de mon père, 1998.
5. Victor Gueissaz, berger, 1998.
6. Les foins chez les Saïset, ou parcelle de la vie de Jean Chapuisat, faucheur, 1998.
7. La nuit tombe sur la ville, ou nouvelles aventures de Victor Gueissaz, 1998.
8. Et quand sera la grande nuit, ou la suite des aventures de Victor Gueissaz, 1999.
9. Prélude à l'humble vie de Buonaventura Pesenti, bergamasque, 1999.
10. Ainsi fut le matin, 1999.
11. Ambiances (histoires de vacherins), 1999.
12. Rencontre avec Charles le Téméraire, 1999.
13. Chers cousins, 1999.
14. Les chasseurs dans la neige, 1999.

* * *

I N T R O D U C T I O N

On ne cherchait pas des hommes talentueux. De simples figurants. Je m'imaginai qu'il y aurait pléthore d'amateurs. Il n'y en eut que peu. Tant mieux pour nous qui pouvions de cette manière figurer sur plusieurs listes, c'est-à-dire jouer plusieurs rôles. Ainsi nous allions faire du cinéma pendant quatre jours. Et nous serions payés en plus, et bien payés, ce me semble. Youpee! Nous rajeunissions, nous retrouvions des goûts d'enfant à jouer.

Le cinéma, je l'ai senti ces jours-là, je l'aurais aimé avec passion. Et j'aurais voulu poursuivre le métier si ma profession que je pratiquais alors, marchand de vacheries, on revient sur terre!, me l'avait permis. Et bien entendu, si l'on avait voulu de moi!

Je n'aurais jamais été acteur cependant, simple figurant. Regardez ma tronche. Vous la trouvez belle ? Pas moi. Pas qu'elle me fasse franchement horreur, non, mais je ne l'aime pas quand même. Parce que surtout je ne me trouve pas beau. Et de quelle manière ? Suivez le guide. Une espèce mollesse du visage fort déplaisante. Les yeux trop enfoncés dans leurs orbites, celles-ci surmontées de gros et épais sourcils. A vous donner un air sournois. Le nez assez gros, les oreilles grandes, ainsi que les ont beaucoup de ma famille, on ne saurait se soustraire à l'hérédité. Le cheveu à l'époque encore fourni, rien à redire de ce côté. Noir avec quelques fils blancs. Quelques ? Une cralée, oui! Les dents trop espacées, le tout un visage ordinaire qui ne plaît que peu à ces dames. La preuve, aucune ne m'a jamais fait la moindre avance, de clins de zieux point, d'invitations nulles.

Pas vraiment une tête à claques, pas non plus tout à fait une tête de con! Mais une binette qui ne te donne pas à sourire. Grossière dirais-je, ordinaire. Sans relief particulier hormis ces défauts. On ne la remarque pas en dépit de ses manques. Preuve que ceux-ci se diluent entre eux pour vous donner à cette physionomie un aspect anodin, voire inexistant. On m'ignore. En un certain sens tant mieux. Je suis plus libre.

Donc pas le genre à vous faire une vedette. Rien en moi qui ne retienne. Reste la figuration. Pas besoin de percer l'écran pour ça. Simplement être là à l'heure, s'habiller ainsi qu'on vous le demande, se laisser maquiller par ces dames. Elles sont belles souvent, soignées. Une touche, mon gars ? Et si c'était ? Car à l'époque, il faut le dire, qu'on ne me prête aucun désir de trahison, je suis libre. Libre comme l'oiseau. Ce qui veut dire sans connaissance féminine aucune. J'erre, voilà. Je suis à la recherche de. Celle-ci peut-être, alors ? Non, trop sérieuse, trop appliquée, mon visage n'étant que celui d'une statue de cire. Il n'est pas vivant. Je n'existe pas!

O cinéma. Ce fut exquis. Je me suis mis hors de ma propre vie, si ordinaire. Je me suis hissé haut par dessus. Et de là j'ai vu tout ce que j'aurais pu accomplir. Un raté, moi, dans ce milieu ? Qu'importe. J'aurais suivi la troupe, partout, vu des paysages, connu des aventures. Et puis des amitiés se seraient liées. On n'est jamais seul. On se trouve toujours quelqu'un.

Mes amis, en réalité, après quatre jours, pas plus, je suis retourné à la maison où j'ai emboîté nos derniers vacherins de la saison!

Les Charbonnières, en décembre 1998:

On n'avait pas pu s'empêcher de se marquer, tout au moins de sourire, devant le déballage invraisemblable des assortiments nécessaires à notre équipement, fonds de bazar, solde de magasin de farces et at-trapes, liquidation d'une brocante en mal de clients. Ainsi les rutillantes armures de nos fiers chevaliers, des coques de mauvais plastique peint en gris, les cottes de mailles, grosses ficelles en déroute, les casques, les boucliers, les lances, bref tout le fourniment et l'armement, vulgaires plastiques, oui, usés aux entournures par de multiples usages. Tout ce dont un gamin de dix ans eut à peine voulu pour aller jouer les mousquetaires dans les bois de son village. Et c'est avec ça qu'on devait faire. On se regardait sans y croire vraiment. Il est vrai que l'écran fait illusion, et que ce qui n'est ici que dépouilles de récupération, vous donnerait à l'écran, par la magie de l'image, l'illusion d'une solidité à toute épreuve!

L'art de tromper les gens! Mais quand ceux-ci ne demandent que cela, comment ne pas les satisfaire!

Au moins on ne se trouerait pas la peau avec des armes en plastique mou qu'on pouvait tordre à 180° sans l'abîmer. Seul resterait dangereux, et cela nous aurions le temps de l'apprendre, les charges rapides des chevaux qui nous passeraient si près, là-bas à la Goille, que ce jeu-là, avec un rien de malchance, aurait pu tourner à la tragédie. Cinéma certes, mais les risques demeurent.

Nous n'en étions pas encore là. A nous monter seulement un équipage, à tirer ces guenilles des coffres où on les entassait, à nous harnacher de pied en cap sous le

regard absolument sérieux de l'habilleuse en titre. D'autres jeunes femmes s'occuperaient bientôt de notre visage pour nous grimer de manière à nous rendre méconnaissables. Elles nous passeraient de leurs mains douces, comme on aime à se faire tripoter, un fond de teint solide pour finir avec une machouillée en ordre au noir de fumée pour ceux qui seraient bandits de grands chemins et qui iraient déployer leurs astuces guerrières à deux pas de la station d'épuration! Il y avait là comme un léger décalage dans le temps. Quand bien même ce jour-là, un brouillard épais renforcé encore par les fumigènes des artificiers, rampait entre les arbres et faisait de ce coin de brousse, arbres couchés, roseaux, grandes herbes sèches, un no man's land absolument méconnaissable, à tel point qu'on aurait pu s'y perdre et que d'autre part nul à regarder plus tard nos images, n'aurait pu situer les lieux. A deux pas de la gare du Pont, sans qu'on puisse jamais le savoir. C'est ça, décidément, le miracle du cinéma!

Des bandits de pacotille qui finirent pas prendre, grâce à l'habillement et au grimage, l'allure des vrais, surtout que parmi nous se trouvait l'ancien président du village du Pont, Raymond Bassin, déjà patibulaire en temps normal.

On s'occupait donc de nous. On nous apprêtait, on nous bichonnait, et le réalisateur qui se trouvait là, Burckart, surveillait le tout lui aussi avec le plus grand sérieux, retouchant un détail, vous faisant rajouter une ride de plus, rectifiant l'aspect général de votre tenue. Du tout sérieux, rien laissé au hasard.

C'était le printemps. Vous aviez des restants de neige considérables, de telle

manière que lors de nos déplacements nous y planterions jusqu'à mi-jambes. Et en fait de chaussures, nous aurions des savattes absolument ridicules, toujours glacées, qui ne tiendraient pas l'eau. On s'est gelé les pieds, dans cette histoire, et même déjà dans des pièces bien chauffées. C'est dire ce que nous devrions supporter, déjà près de la station d'épuration, plus tard en dessus du Pont puis aux sagnes du Campe où Charles le Téméraire était supposé finir à l'état de cadavre au bord de l'étang gelé.

Et l'on nous payait pour faire les guignols. Alors qu'on nous aurait dit:

- Messieurs, vous avez la chance de participer au tournage d'un film historique, grandiose, les budgets sont serrés, très serrés même, vous ne pourrez par conséquent rien toucher pour votre peine...

que nous aurions accepté, simplement contents pour une fois, pour nous tous pour la première fois de notre vie, de faire du cinéma. Nous sentions que nous allions aimer cela. Que le cinéma pour nous, même en simples figurants toujours, aurait pu être une carrière, qu'il y a une exaltation formidable à réaliser un film, et qu'importe le résultat, bon ou mauvais, ce seront toujours des images!

Cette magnifique épopée pris fin à Romainmôtier, au Prieuré très exactement. Ils avaient transporté leurs coffres à frusques là-bas, dans la salle de restauration, au rez, où nous nous habillâmes cette fois-ci en gentilhommes, pour moi culotte violette et casaque brune. Nous étions parés.

Nous montâmes alors dans l'immense salle des banquets où le sol est si mal plat, mais quel charme. Des lieux vraiment

extraordinaires où tu crois être remonté dans le temps. J'y avais déjà participé à des mariages, mais je retrouvais néanmoins cette ambiance unique. Elle vous transporte et vous émeut. C'est un autre monde, et l'on se plaît en pensée à retrouver l'époque des baillis et à revoir, qui le sait, nos ancêtres les Combiens, venus porter le fromage du nouvel-an à ces Messieurs. Leur graisser un peu la patte, ça pourra toujours servir!

Et là nous poursuivîmes nos exploits. Le réalisateur, Burckart, tenait le rôle du roi Louis XI qui, à la réception de la dépêche lui signalant la mort du Téméraire, en fut si heureux qu'il manqua de s'étrangler en riant. Burckart était un parfait acteur, plus acteur que réalisateur, il faut dire!, qui tint son rôle avec succès. Il fallait le voir. Tandis que nous autres, nous nous tenions dans l'embrasure d'une fenêtre, raides comme la justice de Berne, incapables vraiment de jouer le rôle de deux gentilshommes en conversation. J'avais pour compagnon James Berney, charmant peut-être, froid comme un glaçon!

- Un peu de naturel, bon sang, nous répéta le grand chef, et si vous n'arrivez pas à parler, faites au moins semblant!

Rien à faire. James était un homme pudique malgré ses airs bourrus propres de prime abord à te refroidir. Mais avec lui, pour qui ne le connaissait pas, il était difficile d'entamer une conversation.

On regardait par la fenêtre étroite. Et ce que l'on voyait, c'était le déploiement de la nature dans un printemps plein de soleil où l'herbe, tandis qu'en haut, entre les taches de neige, elle demeurait encore

grise et jaune, restants de l'automne, nous apparaissait fraîche, presque lumineuse, dans ses verts éclatants. On renaissait. D'autant plus qu'ici se faisaient déjà voir les premières fleurs en bordure des jardins. Presque un autre monde en comparaison du nôtre demeuré austère et froid.

Aux pauses, c'était fatiguant de faire semblant, nous allions jouer les beaux, nous pavaner dans nos agréables costumes, dans la cour du Prieuré. Se donner à croire que nous étions revenus de quelques siècles en arrière. Il ne manquait que les filles!

Nous fîmes en tout cinq séquences. Je ne participai qu'à quatre, n'étant que simple spectateur pour la cinquième. Ce qui me fit comprendre, je m'y trouvais exclu, à quel point j'aimais ce monde du cinéma. Ne plus en être me rendais mal à l'aise, comme destitué d'une fonction que j'aurais pu remplir. Ce n'était pas la gloire que je voulais, ne vous y trompez pas, simplement participer, être dans le coup, parmi la cohorte des figurants dont je regardais ici le travail avec envie.

Cette scène fut filmée au-dessus des places. Il s'agissait de l'attaque d'un chariot, avec meurtres, cadavres et beaucoup de fumée. Tu veux faire de l'historique, alors sors tes fumigènes, mon gars, et ne lésine pas sur la quantité. Le chariot fume, et ça fume aussi plus loin dans les bois. On court. On tombe. On se bat à l'épée. On est cadavre. Tandis qu'il y a là trois poupées, des semi-professionnelles, qui te toisent de haut, qui ne parlent avec personne. Pimbêches, certaines de leur beauté et de leur immense talent, à mille coudées au-

dessus de nous qui ne sommes rien. Misérables avortons de figurants ou acteurs de cinquième zone avec lesquels, en aucun cas, elles ne voudraient frayer. Aux pauses, on les voit s'asseoir précautionneusement à l'écart, comme si le sol d'ici n'était pas à leur goût.

Ah! si vous aviez pu la voir, cette attaque de chariot. Nos coupeurs de gorges sont là au bord du chemin. Ils poussent soudain des bramées, ils se ruent sur le véhicule, Bassin en tête, ils se trémoussent sur leur escarpins de pacotille aux semelles si minces que la moindre aspérité du terrain leur meurtrit les pieds, ils estourbissent les convoyeurs, ils emportent la belle à bras le corps et disparaissent dans la forêt tandis que la fumée, quant à elle, court au ras du sol.

Et tout ça sous le grand soleil des Plages, sur les hauteurs, où la neige est plus rare que dans le fond de la vallée. Les pâturages sont ressuyés, qui verront la même scène être recommencée cinq fois.

Si la première séquence fut au bord du lac Brenet, la seconde se passa à l'étang du Campe et la troisième à l'arrière du village du Pont. De là, à l'époque, on pouvait trouver à filmer sans voir aucune maison, aucun poteau, tu ne trouves en face de toi que le lac de Joux, et les rochers des côtes du Revers. Tu admires une Vallée avant qu'on ne la défigure à coups de fermes, de baraques, de lignes électriques et autres. C'était-là la mouillasse maximum. Réalisme ? Tu parles! N'allez pas nous faire croire que même à l'époque des soldats se promenaient dans la neige avec des godasses de la sorte. Invraisemblable. C'était un peu

la guerre en pantoufles. Mais cela ne gênerait personne vu sur le petit écran. Tout est bon pour un public pas trop difficile. Pourvu que ça bouge! Et qu'il y ait surtout de la fumée, dans tous les coins!

La recherche de figurants s'était faite par voie de presse. Les intéressés s'étaient rendus à la Truite pour les inscriptions. Burkart était là avec ses secrétaires. Ça ne grouillait pas de monde, il faut dire. Et moi qui croyait au contraire qu'il y en aurait tant qu'il ne serait pas possible de trouver la moindre place! Le cinéma n'attirait-il déjà plus personne, alors que chacun aurait du se ruer sur l'occasion, il me semble? Besoin de cavaliers? Il ne s'en trouvait aucun dans la salle. Qu'à cela ne tienne. Nous en connaissions un au moins au village, Armand Golay dit Taquine. Il acceptera, se révélera même brillant sous l'armure qui le protégeait, grand seigneur sur un cheval lui aussi protégé des mauvais coups qu'il pourrait prendre. En fait les mauvais coups, ce ne pouvait être que pour nous qui étions couchés près des arbres tandis que les chevaux, au galop, nous passaient à moins d'un mètre. J'en frissonne encore.

Ce fut le lendemain donc que nous nous rendîmes à Mont-Désir pour l'habillement et le maquillage. On l'aura lu plus haut. Et qu'après nous allâmes directement au bord du lac.

Et le surlendemain que nous gagnâmes l'étang du Campe pour ce qui fut en réalité la scène finale de la reconstitution. La découverte du Téméraire. L'étang était encore gelé sur lequel nous nous tenions, les pieds glacés, de bleu. Il y avait les loups, chiens bergers. Et le cadavre du Téméraire

était là, dans la neige, en bordure de l'étang, à moitié rongé. Simple manequin. Triste fin pour le grand homme. Son orgueil l'avait perdu. Il avait tout perdu, même la vie. Ses troupes avaient été passées au fil de l'épée- après la bataille de Nancy -, ses femmes volées et violées, ses richesses enlevées et réparties. Ô collections amassées en une vie, Ô tapisseries, tableaux, bijoux, habits de qualité, livres rares peut-être. Cela fait mal. On pille, on saccage, on brûle, on viole, on boit, on torture, on a les mains pleines de sang et l'âme sans remords. Puisqu'il s'agit - là - de l'ennemi, et que celui-ci, s'il avait gagné, aurait fait de même. La guerre dans ce qu'elle a de plus impitoyable, hommes plus féroces que des bêtes, assoiffés de sang et de richesses. Car on ne se bat pas pour un idéal, pour écraser l'autre et se repaître de ses biens. On n'est pas soldat, on est bandit de grand chemin, assassin, violeur et voleur.

Nos quatre jours de cinéma, en cette année 1976, ce fut une grande expérience. Ce furent aussi, malgré la neige et le froid, réellement avec nos savattes on en a bavé, plus que je ne saurais le dire ici, des souvenirs... merveilleux!

J'aurais voulu poursuivre. Personne ne m'a hélas plus jamais demandé!

Ont participé à cette aventure, de la Vallée et par moi connus:

- * Pellegrini
- * Monnier
- * Jean-Paul Hautier, les Bioux
- * Henri Golay, les Charbonnières
- * Humbert Guignard, l'Abbaye
- * Catherine Rochat, les Charbonnières
- * Raymond Bassin, le Pont
- * Jâmes Berney, le Pont
- * Armand Golay, les Charbonnières, cavalier
- * Jean-Michel Rochat, les Charbonnières
- * Rémy Rochat, les Charbonnières
- * Armand Golay, fils, les Charbonnières
- * Willy Rochat, cavalier, les Charbonnières
- * Arsène, assistant de M. Roger Burckhardt, réalisateur (on rectifiera l'orthographe dans tout le corps du texte où le nom de Burckhardt est apprêté à toutes les sauces!)

Article paru dans Radio TV je vois tout, du 6 mai 1976

500 ans après la TV romande évoque le carnage de Morat.

p. 57. Une grande photo avec pour fantassins Jâmes Berney et Jean-Michel Rochat, au loin un cavalier, Willy Rochat. Texte: Tandis qu'une charrette s'embourbe, tout un groupe de fantassins, de chevaliers et de courtisanes paniqués s'enfuient à la débandade. A l'arrière-plan, au-delà d'un rideau d'arbres cerné de roseaux, trois corps suspendus à une potence témoignent de récentes scènes de représailles. En fuyant Grandson, les troupes de Charles le Téméraire, battues avant même que la bataille ne fût véritablement commencée, se sont vengées des Confédérés comme elles ont pu...

La débandade de Grandson, première des trois défaites qui en quelques mois, causèrent la perte de Charles le Téméraire.

P. 58. Ces séquences très réalistes ont été filmées à la fin du mois de mars, à la Vallée de Joux, dans le cadre d'une importante réalisation de la Télévision romande: "La Bataille de Morat". Dans le même temps, on a également reconstitué, près d'un étang gelé de la région, la scène de la découverte du cadavre de celui qu'on a aussi appelé Charles le Hardi. Dépouillé par les pillards, nu et mutilé par les loups, il fut retrouvé le 7 janvier 1477 près de Nancy, là où le Duc de Bourgogne affronta pour la dernière fois son adversaire.

Une page d'histoire importante. La bataille de Morat - dont on célébrera cet été le 500e anniversaire - n'est pas dissociable de toute l'épopée des guerres de Bourgogne. Avec celles de Grandson et Nancy, cette bataille marque l'effondrement de la puissance bourguignonne. Les défaites successives du Téméraire eurent pour principale conséquence d'anéantir son grand dessein expansionniste d'une "nouvelle Lotharingie", allant de la mer du Nord aux Alpes. Dès lors, le roi Louis XI se vit débarrassé de son plus mortel ennemi, récoltant enfin les fruits de largesses concédées trente et un ans plus tôt aux Confédérés. Par les répercussions qu'elles eurent sur l'Histoire de la Suisse, ainsi que sur la politique et le destin de l'Europe occidentale, les batailles de Morat et de Nancy constituent des événements extrêmement importants. C'est la raison pour laquelle les scénaristes de cette émission, Jacques Senger et Roger Burckhardt (ce dernier en assume également la

réalisation), n'envisagent pas une reconstitution à grand spectacle de l'affrontement du 22 juin 1476. Une telle démarche serait d'ailleurs hors de propos, compte tenu du budget dont ils disposent. Ensuite, il s'agit moins de décrire par le menu et d'une manière réaliste la bataille de Morat que d'effectuer une sorte de reportage dans le passé, de manière à en inventorier les événements et replacer la bataille dans son contexte historique.

Une vision complète. Bien dans la tradition des "Grandes batailles", cette manière de faire n'exclut pas un certain suspense. L'enchevêtrement des reconstitutions partielles, les témoignages de personnages de l'époque apportés par des comédiens costumés, des documents et chroniques authentiques, des images témoins filmées de nos jours et des séquences d'animation, devraient déboucher sur une vision plus vivante, plus attrayante, plus complète et finalement plus juste de cet événement. Rappelons que celui-ci demeure dans les annales comme l'un des épisodes les plus cruels des guerres médiévales. On dénombra en effet pas moins de 20 000 morts sur le terrain, dont 1000 Confédérés seulement. Ces chiffres en disent long sur l'ardeur combative des Helvètes d'alors, qui massacrèrent et noyèrent sans pitié tous les adversaires leur tombant sous la main.

D'autres prises de vue importantes auront lieu près de Morat, entre le 24 et le 29 mai. Elles montreront notamment la vie du champ de Charles le Téméraire, avec ses marchands, ses artisans, ses courtisanes. Soit dit en passant, celles-ci étaient plus de 3000 à se déplacer avec les soldats, et les "civils" de toutes sortes représentaient près de 40 % de l'armée

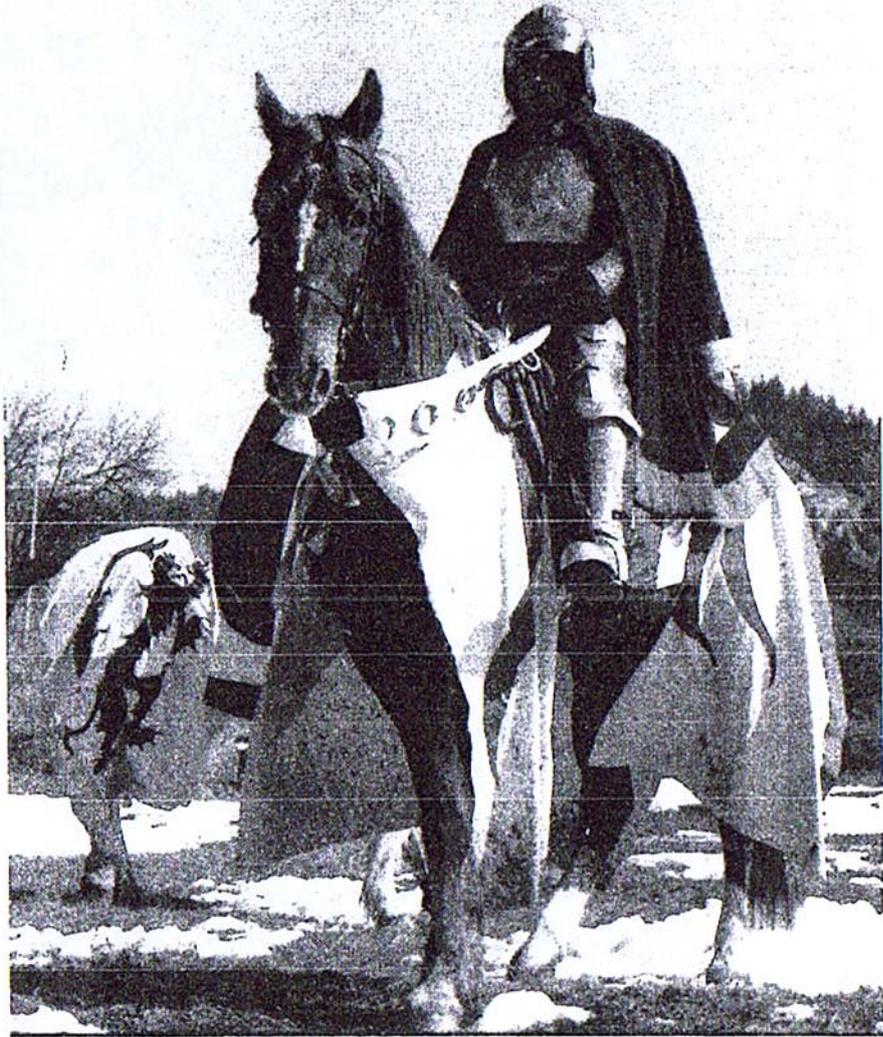
bourguignonne, comptant 35 000 personnes.

Onze autres émissions. Financée par la Télévision suisse, "La Bataille de Morat" s'inscrit dans une nouvelle série des "Grandes batailles du passé", produite par Pathé-Cinéma. Cette contribution donnera le droit à la SSR de diffuser gratuitement onze autres émissions. Celle que nous évoquons aujourd'hui sera programmée dans le courant de l'automne prochain.

F.R.

Autres légendes de photos:

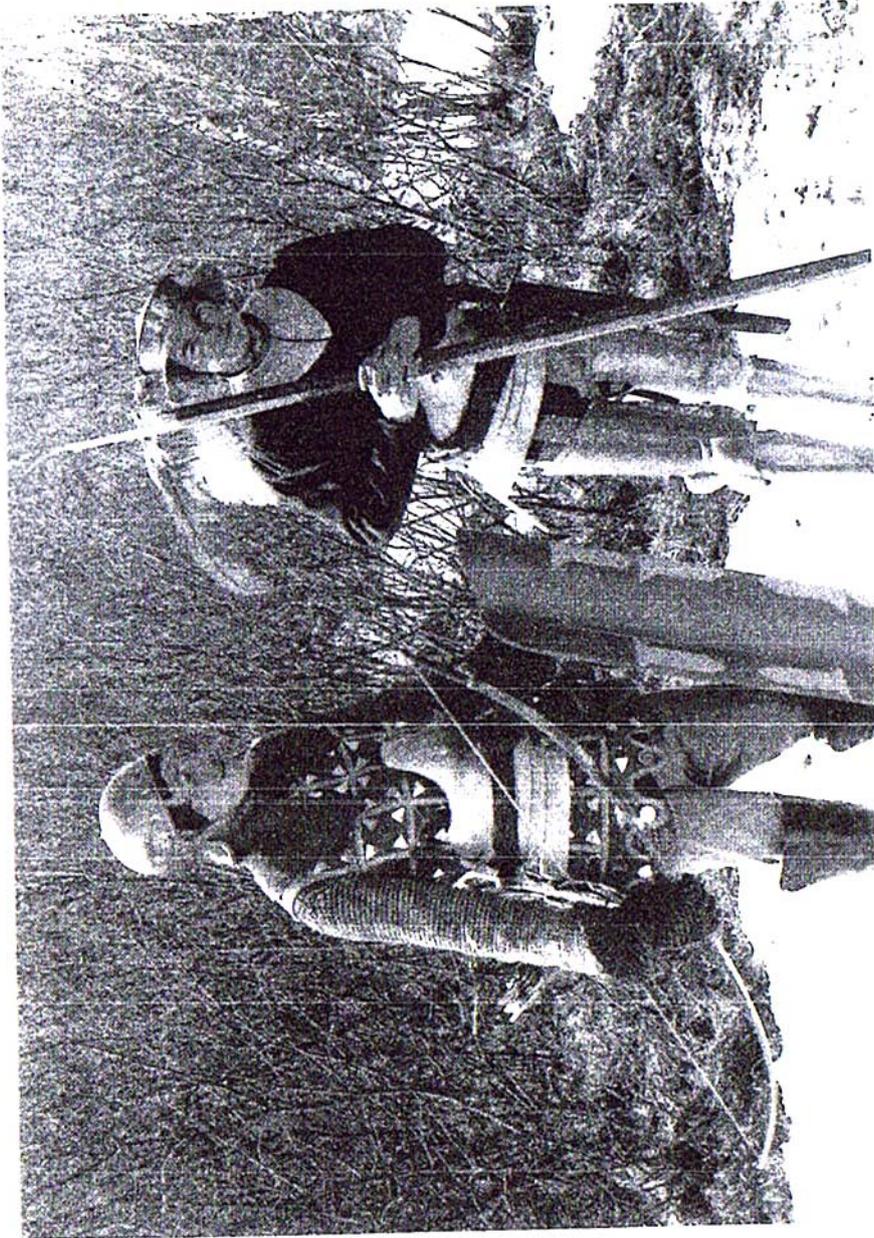
1. Les troupes du duc de Bourgogne étaient accompagnées dans tous leurs déplacements guerriers par un nombre confortable de courtisanes.
2. Sur un plateau dominant le lac de Joux, les personnages d'une histoire vieille de cinq siècles.
3. Cette scène est celle de la découverte, après Grancy, du cadavre du Téméraire, déchiqueté par les loups.
4. Non, ce n'est pas Charles le Téméraire, mais le réalisateur, Roger Burckhardt.



Armand Golay en chevalier.



Votre serviteur avec les maquilleuses,
A l'arrière-plan L'Épine.



Jean-Michel Rochat, osc et bouclier.
Remu Rochat, pique.
- 1a -

Cette brochure a été éditée en janvier 1999.
Tirage de 35 exemplaires, fait sur la machine
du Pèlerin aux Charbonnières.



Fig. 121. — Fuite de Charles le Téméraire. (D'après le tableau d'Eugène Burnand.)

*— tiré de "Histoire illustrée de la
Suisse" Payot & Co, 1933.*